



Un travail régulier

Lika Spitzer

LA GRANDE passion de ma vie aura été la paresse. Une passion contrariée. Depuis toujours me poursuit une horde de *il faut*, des *il faut* qui se haïssent les uns les autres, se bousculent pour passer le premier – ou le dernier. Il faut se lever, se laver, s'habiller, faire du café, sortir le chien, aller travailler, écrire, lire le journal et écouter de l'anglais, faire une compote aussi, avec les fruits presque pourris ; poursuivre la lecture des livres commencés, passer l'aspirateur, ranger la vaisselle, répondre au message d'un copain, aller chercher du pain, je dois sûrement en oublier – des chiens de *il faut* qui s'obstinent à se presser contre vous, malgré vous.

« Travailler, travailler » ! Tout le monde autour de moi n'a que ce mot à la bouche ! car même les gens qui font l'éloge de la paresse sont des travailleurs. Dégoûtant. Il n'y a pas si longtemps encore, si un écrivain célébrait la paresse, émue j'allais acheter son livre, mais quand je voyais que la liste de ses publications occupait une page entière, toute espérance retombée je me disais : quel faux-cul.

Francis Bacon – c'est un coup dur d'avoir lu ça – laisse entendre que ce qu'on nomme inspiration pourrait venir d'un travail régulier. Régulier... je réfléchis. Seuls les battements de mon cœur produisent un travail régulier.